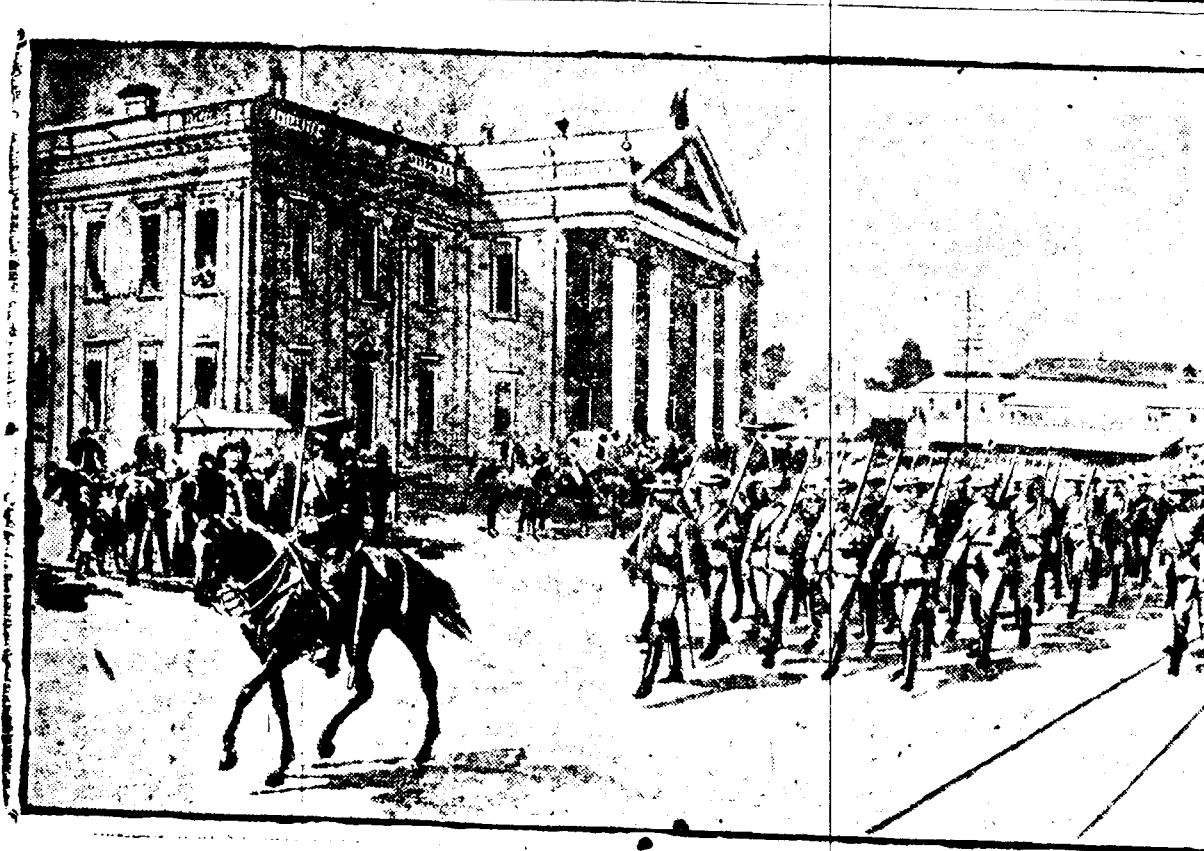


LE ROMAN DE L'AIEULE

Nous arrivâmes au château de Falize par un triste soleil de décembre, tous ses enfants, petits et arrière-petits enfants, le jour où nous apprîmes que l'aieule venait de mourir. On l'avait déposée dans la n. odeste coin du crématorium qu'elle s'était choisi. Et tous, au retour de la cruelle cérémonie, nous errions dans l'antique demeure pleurée pour chacun de souvenirs lointains, près d'elle aux temps perdus où elle avait bercé sur ses genoux les trois générations, têtes blanches alors, réunies là, maintenant, dans une même douleur de ne plus la trouver.

Ses parents la pressaient de choisir un époux parmi tous ceux qui la recherchaient. Elle avait résisté le plus possible; elle dut céder à la fin, vaincue par l'insistance des siens, persuadée de la mort de l'autre. C'est ainsi qu'elle l'accorda sa main au comte d'Estourville. Deux enfants étaient déjà nés de ce mariage. Dix ans s'étaient écoulés depuis le baiser de l'allée ombreuse, quand, un jour qu'elle était assise seule, brochant, sur la pelouse qui précède le château, une berline s'arrêta devant la grille. Un homme en descendant, franchit la porte, vint à Mme d'Estourville, et elle faillit devenir folle en le reconnaissant. C'était lui, Horace, qui s'avancait en lui tendant les bras. — Il est trop tard, répondit-elle aux questions qu'il lui posait, surpris de la froideur de son accueil; je suis mariée. — Il poussa un cri de douleur, puis, revenu à lui, lui expliqua la raison de sa longue absence, la captivité, la Sibérie, les mines, tout ce qui l'avait fait supporter ces horribles misères que soutenu par sa conviction d'être attendu d'elle, par l'espoir de la retrouver pour reprendre avec elle l'idylle ébauchée, pour lui donner toute sa vie comme elle lui donnerait toute la sienne; et des larmes lui montaient aux yeux et il répétait en un accent déchirant: — Vous m'avez menti, Clarisse, vous m'avez menti, sous les tilleuls! — Non, dit-elle, je vous aimais et je vous aime toujours. C'est justement pour cela qu'il faut que vous continuiez à être mort pour moi, comme je l'ai cru si longtemps. Partez, je vous en supplie! J'aurais peur de moi-même. Laissez-moi être une honnête femme! Et il remonta dans la voiture qui s'éloigna dans un tourbillon de poussière.



Les troupes anglaises paradant devant Cecil Rhodes et le colonel Kekewich dans la "Ville des Diamants". Ces troupes sont composées de volontaires, exclusivement.

ORIGINE DE FANTINE

Cette page posthume de Victor Hugo raconte une anecdote curieuse de la vie du poète, où l'on retrouve l'origine du personnage de Fantine, une des créations les plus touchantes des "Misérables". V. H. fut nommé à l'Académie un mardi. Deux jours après, Mme de Girardin, qui demeurait alors rue La Fayette, l'invita à dîner. A ce dîner était Bageaud, qui n'était encore que général, qui venait d'être nommé gouverneur de l'Algérie et qui allait partir pour son poste. Bageaud était alors un homme de soixante-cinq ans, vigoureux, très coloré de visage, marqué de petits veroules. Il avait une certaine brusquerie qui n'était jamais de la grossièreté. C'était un paysan mélangé de l'homme du monde, fruste et rempli d'aisance, n'ayant rien de la lourdeur de la culotte de peau, spirituel et galant. Mme de Girardin mit le général à sa droite et V. H. à sa gauche. La conversation s'établit entre le poète et le trouper. Mme de Girardin servait de truchement. Le général était un grand homme, un peu tordu, et il nous regardait avec des yeux humides, nous, les petits-enfants de grand-mère, qui aurions dû être les siens!

Mon Dieu, qu'il est donc bon! Ces malheureuses femmes ne sont pas seulement étonnées et reconnaissantes quand on est comblé envers elles, elles ne le sont pas moins quand on est juste. VICTOR HUGO. Les derniers Gardes du Corps. Voilà près de soixante dix ans que le roi Charles X prenait le chemin de l'exil, accompagné de ses gardes du corps. L'un des derniers, peut-être le dernier des gardes qui prit part à cette chevauchée, vient de mourir. C'est M. le baron de Briois d'Artois. Né en 1810, il était entré à Saint-Cyr en 1828, en même temps que les deux jeunes gens qui devinrent l'un le maréchal Canrobert, l'autre le général de La Mitraille. Le baron de Briois avait quitté l'armée peu après 1830. Il s'était battu encore en 1832. Il appartenait à une famille ardemment royaliste. Son père, ancien capitaine au régiment de la Reine Infanterie, avait émigré et servi à l'armée des Princes. Puis il prit part à l'expédition de Quiberon. L'année suivante, il fut tué dans un des combats qui précédèrent la capitulation, il avait été relevé pendant la nuit dans un château du voisinage, où vivait avec sa fille Mme de Poulpry, dont le mari avait été tué peu de temps auparavant par les bleus. Il vivait en retraite. Elle le guérit, et il épousa sa fille. Mais dès qu'il fut complètement remis, il retourna à l'armée des Princes, où il se fit encore blesser à Obercrambach, en 1819, puis il retourna en France, où sa femme était morte pendant son absence. Alors, il épousa Mlle de Louvencourt, dont il eut un fils unique, celui qui vient de mourir, le comte de Briois, fils du général de Briois, dont il n'eut plus d'enfant. Il servait comme officier de lanciers. Le baron de Briois était le dernier survivant de cette belle et aristocratique légion des gardes du corps. Nous l'ignorons. S'il resté des gardes du corps de Louis XVIII et de Charles X, il n'en reste guère, car les plus jeunes d'entre eux étaient pour le moins aussi vieux que le sixième. Ce fut en 1814 que furent institués les compagnies de gardes du corps. Le colonel devait être un maréchal de France et chaque compagnie avait le grade de général de division. Les simples gardes étaient lieutenant. On les choisissait parmi les plus beaux hommes de l'armée — quelques uns sortaient de Saint-Cyr. A l'origine de l'institution, les gardes du corps appartenaient à l'aristocratie — et la plus ancienne. Il en était de même des pages. Ce pendant, cette règle comportait quelques exceptions. Il y eut parmi les pages deux jeunes gens d'origine bourgeoise, le fils du général Jacquinet, celui qui eut la si célèbre idée d'ajouter à son nom celui de «de Pampelune», et d'Alton Shée. d'Alton Shée, qui fut un des plus intimes amis de Musset, est mort aveugle vers 1873. Le jeune Jacquinet — le plus joli garçon de son temps — à ce qu'il paraît — fut tué par une balle perdue pendant les journées de Juillet. Il n'y eut, vers 1815, qu'un seul garde du corps qui ne fut pas noble; il se nommait Behaghel et appartenait à une très honorable famille bourgeoise de la Flandre française. C'était un superbe garçon, blond comme les blés, à l'air doux et fier, et qui sortait de Saint-Cyr. Un jour, le duc d'Angoulême l'appela M. de Behaghel. — Je m'appelle Behaghel tout court, répondit-il. — Vous n'êtes pas noble? — Non, monseigneur. — Alors, vous êtes le seul dans votre corps? — Je l'ignore, monseigneur. — Désirez-vous être anoblir? — Oui, monseigneur... Mais quand j'aurai fait une action qui

m'en rende digne. — Monsieur, quand on répond comme cela, on est gentilhomme de droit. Le garde du corps Behaghel fit une brillante carrière militaire. Il est mort à Toulouse, général de division, vers 1861. C'était un excellent homme religieux jusqu'à la sainteté et modeste de toutes les vertus. En 1822 l'institution des gardes du corps fut radicalement modifiée. Les gardes furent choisis parmi les plus beaux hommes de l'armée, mais on ne se préoccupa pas de leur généalogie. On leur demanda seulement d'être militaires irréprochables, galants hommes, bons royalistes — et de bien porter l'uniforme. Qu'il était beau cet uniforme... Le regrette duc de Nemours a dit, dans ses mémoires, que jamais, en aucun pays du monde, il n'a vu de aussi belles troupes que celles de la maison du Roi sous la Restauration — et notamment les gardes du corps. Ils portaient un casque argenté à la brandebourgeoise, un habit bleu à brandebourgeoise, des épaulettes et des aiguillettes d'argent, des culottes de peau blanche, des bottes vernies et une épée attachée par un baudrier bleu et argent. C'était somptueux et élégant. Les gardes du corps avaient le visage complètement ras, sans un rudiment de favoris à chaque joue; mais, même en bourgeois, ils avaient l'air essentiellement militaire. — Il n'y avait pas à y tromper. Leurs querelles vers 1815 avec les «demi-soldes» sont restées légendaires. Que de duels... et quelques-uns si tragiques! Après le licenciement des gardes du corps, beaucoup d'entre eux continuèrent à servir. D'autres embrassèrent diverses professions — notamment celle d'homme de lettres. Citons entre autres Théodore Anne, Brisset et Choquet. Théodore Anne, mort en 1870, a laissé un nom comme romancier, comme auteur dramatique et comme critique. Il a à peu près toute sa vie appartenu à la rédaction de "l'Union". La "Chambre ardente", drame en cinq actes, et la "Reine de Paris", grand roman-feuilleton à la façon d'Alexandre Dumas, sont peut-être ses meilleures œuvres. C'était un vrai gentilhomme de lettres, bien que de naissance assez humble. Il était fort bel homme et avait beaucoup d'esprit. Brisset, genre de M. de Lourdois, le très célèbre journaliste, était aussi auteur et critique dramatique. Quant à Choquet, il a laissé une véritable légende sur les boulevards parisiens. C'était Luc Quinchotte en redingote et en chapeau tuyaou de poêle. Duelliste jadis redoutable, il avait voulu continuer le cours de ses exploits en dépit de l'âge et des rhumatismes. Il se battait à tout propos et était toujours blessé. — Je suis le premier «franc-tireur» de Paris, disait-il, faisant allusion aux nombreux coups d'épée qui l'ardaient son corps. Au demeurant, le meilleur fils du monde et royaliste dévoué jusqu'à la mort. Et même la mort de faim, car ce fils de roi méritait un monument bilingue: un jeté, dit-on, dans la fosse commune. Il y a déjà plusieurs années qu'on annonce la mort du «dernier page» et du «dernier garde du corps». Mais toujours on en découvre de nouveaux. S'il en subsiste encore, les royalistes doivent les saluer avec tout le respect possible. Ils représentent ce qu'il y a de plus noble et de plus rare au monde le respect, le dévouement et la fidélité.

les reçues à Vienne par voie de Bruxelles aient trait à la butande de samedi dernier, 6 janvier, quand les Boers ont pris trois fois les tranchées anglaises et ont repoussées trois fois à la bayonnette, et au fait que les Boers ont occupé une position britannique la journée entière, n'en étant chassés qu'à la nuit. LE PATRIOTISME A LONDRES. Londres, 13 janvier — Bien des scènes émouvantes ont marqué le départ des troupes anglaises pour le théâtre de la guerre, depuis quelques mois, mais rien n'a été aussi enthousiasmant qu'aujourd'hui, à l'occasion du départ des volontaires de Londres. C'est la première fois dans l'histoire que des volontaires anglais ont été autorisés à servir côte à côte avec les troupes régulières au temps de guerre, et la population par centaines de mille a voulu leur faire un accueil digne d'eux. Des masses de peuple ont commencé à se porter avant le jour sur la route, où devaient passer les volontaires, et la foule a grossi dans de telles proportions qu'il a fallu des détachements de volontaires des gardes particuliers du Lord Maire s'être trouvés comme noyés. Les rangs étaient rompus, et les troupes, par moments, étaient comme perdues dans la foule qui les applaudissait et les acclamait. On dit plusieurs fois faire halte pour reformer les rangs, qui étaient bientôt rompus de nouveau, la police étant absolument incapable de refouler cette masse vivante de peuple surexcité, qui rien ne pouvait arrêter. Les poignées de mains et les embrassades étaient tellement abrutantes, que la belle tenue primitive des volontaires fut bien vite altérée, beaucoup d'uniformes étant déchirés. A la fin pourtant, les troupes purent se frayer un passage et arriver à l'hôtel du Lord Maire. Sur le balcon se trouvaient le Lord Maire, A. J. Newton, sa femme, les conseillers et d'autres invités, ils attendaient l'arrivée des volontaires et ils purent les voir luttant pour se frayer un passage à travers la foule, aidés par les hommes et empêchés par les femmes qui s'attachaient à eux. Quand la troupe eut été reformée, le Lord Maire essaya de prononcer un discours, mais il vit que c'était impossible. Le bruit était tout bonnement assourdissant et le maire dut se contenter d'indiquer sa bonne volonté par des sourires et des gestes, pendant que les volontaires l'acclamaient en agitant leurs chapeaux au bout de leurs fosils. La police fit de nouveau un effort héroïque et le détachement reprit sa marche accompagnée par les poussées, les cris, les acclamations et les chants de la foule. La colonne parvint enfin à la station des «New Ormees» portant des traces sans nombre des difficultés de la marche. Le public n'était pas admis, les derniers adieux se firent en dehors de la gare et les volontaires furent embarqués et partirent, tandis qu'une musique militaire jouait les airs nationaux «Anch Lang Lynce», «Rule Britannia» et «God Save the Queen». Le Lord Maire, les shérifs et les conseillers en grand uniforme, accompagnés d'un grand nombre de dames prirent un autre train spécial pour Southampton, pour souhaiter un bon voyage aux volontaires à bord du transport «Britannia». Le train des volontaires partit ensuite au milieu des acclamations des personnes réunies sur le quai. Demande d'un nouveau crédit au Parlement anglais. Londres, 13 janvier — Le «London Sun» annonce aujourd'hui qu'à la rentrée du Parlement, le 30 janvier prochain, le gouvernement demandera immédiatement un nouveau crédit de 20,000,000 de livres sterling. Mort de Manlio Garibaldi. Rome, Italie, 13 janvier — Une dépêche de Bardighera, sur la Riviera, annonce aujourd'hui la mort de Manlio Garibaldi, un fils du défunt général. Le vapeur perdu dans la baie de Ste-Marie. Ste-Jean, Terre-Neuve, 13 janvier — Pas un mot n'a été reçu ce matin de l'«Eclair» au sujet du vapeur inconnu qui s'est perdu sur un écueil dans la baie de Ste-Marie. La tempête continue, et aucun bateau ne peut s'approcher de l'épave. On craint que sa coque ne soit brisée, ce qui augmenterait les difficultés pour l'identifier, à moins que des plongeurs ne soient envoyés au lieu du sinistre. Chevalier de la Légion d'Honneur. Paris, France, 13 janvier — Henry E. Gourde, président de la chambre de commerce française de New York, a été nommé chevalier de la Légion d'Honneur.

DEPECHES Télégraphiques

Capitulation imminente de Ladysmith. Vienne, Autriche, 13 janvier — Le «Neue Freie Presse» publie aujourd'hui une dépêche de Bruxelles annonçant que des avis reçus de Pretoria établissent que les Boers ont pris d'assaut toutes les hauteurs environnant Ladysmith et que la capitulation de la place est attendue d'heure en heure. — Il est possible que les nouvelles inspirent tant de sympathie que la figure maigre et pâle d'un bébé; cela paraît si peu naturel. L'insuffisance de graisse dans la nourriture en est la principale cause. L'Emulsion Scott supplée à ce défaut. Faites leur en prendre une petite quantité trois ou quatre fois par jour, et ils commenceront immédiatement à reprendre, engraisseront et auront des couleurs. Si l'enfant est en nourrice l'Emulsion devra être prise par la mère; les deux en bénéficieront. Chez tous les pharmaciens, 50c. et \$1.00. SCOTT & BOWNE, Chimistes, New York.

RIEN

rien